

Cercle Pédiatrique de Bourgogne

« Et après le 13 novembre :

Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran

Février 2016

A la demande de Jean-Louis, je me propose ce soir d'échanger avec vous à propos de la façon dont on pourrait parler aux enfants après les terribles attentats du 13 novembre. Que pouvons-nous leur dire de cette violence aveugle qui a fait tant de victimes, et qui a touché la France entière par les symboles qui ont été attaqués et par identification aux victimes et à leur famille ?

« Qui va leur parler, qui peut leur parler ? » me paraît être la première question.

D'abord les proches, les parents puis les enseignants, c'est-à-dire en premier lieu les adultes en qui ils ont confiance. Les « experts », que sont les médecins ou les psychologues, ne peuvent être sollicités que dans un second temps. Pour que la parole prenne corps pour l'enfant, il faut qu'elle vienne d'un lieu d'amour ou de familiarité, un lieu de référence. La difficulté est de savoir ce que nous pouvons dire alors que nous sommes nous-mêmes sidérés, pris dans le trauma collectif.

C'est extrêmement important d'en parler aux enfants, les enfants sentent l'angoisse et l'agitation des adultes, on ne peut donc pas les laisser dans l'ignorance. La difficulté peut être de savoir comment trouver les bons mots et de quelle manière le faire. Il me semble qu'il n'y a pas de façon idéale d'en parler, l'essentiel est d'aborder les choses en adaptant le discours en fonction du niveau de compréhension de l'enfant (on ne dit pas la même chose à un enfant de 4 ans ou à un de 10 ans). Cela permet aux enfants de pouvoir ensuite poser leurs questions, la seule chose à respecter c'est de dire la vérité mais sans paniquer. Les enfants ont besoin de vérité car lorsqu'ils sentent que les adultes leur mentent, ils peuvent perdre confiance dans leur parole et alors s'accrocher à des théories encore plus farfelues et angoissantes.

Les parents, les enseignants, les médecins, les professionnels qui sont en contact avec des enfants se sont alors demandés comment parlé aux enfants de ce qui c'était passé, en étant souvent partagé entre le désir de dire la vérité aux enfants, et la crainte de les angoisser davantage. Les enfants, quel que soit leur âge, même les bébés, sont très sensibles à la façon dont nous nous adressons à eux, et à ce que nous leur transmettons, au-delà des mots, de nous-mêmes et de notre propre ressenti, et cela sera d'autant plus vrai que l'enfant est proche de nous.

Nous tous, lorsque nous parlons nous faisons passer par notre parole, notre corps bien plus qu'un message : nous transmettons aussi nos émotions, une partie de nos peurs et de nos angoisses, et certains de nos désirs inconscients. Ces mouvements arrivent malgré nous,

« Et après le 13 novembre : Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran
Février 2016

nous ne pouvons pas les étouffer et les enfants vont les recevoir. Il s'agit donc aussi de s'interroger sur ce que nous avons vécu en tant qu'adultes lors de ces attentats, comment chacun a pu être touché à la fois du point de vue collectif, c'est-à-dire, en lien avec une attaque de notre culture, et aussi sur le plan personnel, en résonance avec notre propre histoire.

J'ai été frappée, après le 13 novembre, par la grande fatigue que j'ai ressentie dans les jours, voire les semaines qui ont suivi, un sentiment d'abattement et de découragement que semblait partager mon entourage. Il me semble que cette fatigue peut être mise en lien avec le traumatisme psychique lié aux événements et au sentiment d'impuissance qui y était lié.

Freud, à partir de 1920 dans « Au-delà du principe de plaisir », fait du traumatisme un concept emblématique (métaphorique) des difficultés de l'appareil psychique : en partant de la détresse du nourrisson (dont il fait un paradigme de l'angoisse par débordement), lorsque le signal d'angoisse ne permet plus au moi de se protéger de l'effraction qu'elle soit d'origine externe ou interne. Ce qui fait trauma, dans la théorie analytique, c'est une intrusion du Réel ; c'est-à-dire de l'impensable dans l'économie psychique. Un événement est irreprésentable, il est comme expulsé de l'espace de la pensée et vient constituer un « trou » dans l'espace des représentations, dans la psyché. Cette absence de possibilité de continuité de la pensée, c'est ce qui va constituer le traumatisme psychique.

Pourquoi considérer ces attentats comme un traumatisme ?

D'abord en raison du décalage entre les lieux de joie, de culture, de jeunesse et la cruauté des terroristes, ils ont attaqué là où la vie était la plus présente et personne n'a rien pu faire pour les en empêcher. Ce qui me fait revenir à la fatigue que j'évoquais tout à l'heure, si personne n'a rien pu faire, alors c'est tout le poids de l'implacabilité de la tuerie qui nous tombe sur les épaules. Renvoyés à l'impuissance, comme celle du nourrisson face aux débordements par les stimulations, nous nous retrouvons démunis, dans l'incapacité de réagir, et donc dans le trauma. C'est sur notre corps propre alors que la colère suscitée par les événements se retourne faute de pouvoir l'extérioriser.

Nous avons été traversés, pour la plupart, par la colère, la tristesse, l'accablement et aussi la peur. Cette peur des adultes, ceux qui sont censés dans l'idée des enfants être tout puissant et les protéger, qu'ils ressentent et qui peut les insécuriser.

Je voudrais revenir sur le slogan entendu juste après les attentats : le « même pas peur ». « Même pas peur », alors on continue à vivre, à sortir, à aller écouter des concerts, boire des verres en terrasse avec des amis. Personne ne peut être dupe de ce « même pas peur », ce sont les enfants lorsque justement ils doivent dépasser une peur qui disent cela pour braver le danger et surmonter la peur. « Même pas peur » revient à dire en fait « même avec la peur, nous continuons ».

Lorsque nous nous adressons aux enfants, c'est avec tous ces éléments que nous parlons : notre peur de l'avenir, le choc que nous avons ressenti, notre tristesse, la façon dont nous avons été chacun de nous renvoyé à d'autres pertes et ou d'autres traumatismes dans notre histoire.

Très vite dans les premières heures qui ont suivi les événements du 13 novembre, la question des enfants et de la parole à leur adressée a été soulevée. Je voudrais, à ce propos,

« Et après le 13 novembre : Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran
Février 2016

vous faire remarquer combien cela est récent. Aujourd'hui, et depuis quelques années, quand un évènement grave se produit (une catastrophe naturelle, un attentat, etc.), on donne des conseils aux parents, on en parle aux enfants à l'école, on sollicite des « experts » de la question. Ce qui démontre bien l'évolution de la place des enfants dans la société. Il y a 50 ans, ils étaient considérés comme vivant dans un monde à part, et on ne leur expliquait rien ou pas grand-chose de ce qui se passait (sans doute avec l'idée de le protéger). Aujourd'hui, on considère qu'il faut leur adresser une parole vraie et cohérente avec le souci des répercussions des évènements (et de la parole) sur leur devenir et leur construction. Mais cette centration actuelle de la société sur les enfants, en les mettant au centre des préoccupations et du « monde » risque de leur faire prendre parfois une place qui n'est pas la leur. Je voudrais, à ce propos, vous parler de l'initiative d'une association qui fait du recyclage je crois, et qui proposait aux enfants de venir échanger leurs armes en plastique (épée, révolvers, etc.) contre d'autres jouets qui en faisaient pas référence à la violence. Je pense que cette idée (qui partait sûrement d'une bonne volonté au départ) rate son objectif et contient en elle-même une forme d'incohérence et de méconnaissance de l'importance du jeu pour l'enfant.

D'abord, les enfants ne sont en rien responsables de la violence des adultes, leur demander de rendre leurs armes en plastique risquerait de les faire se sentir coupable inutilement. D'autre part les armes en plastique n'ont jamais tué personne, les terroristes se sont avec des armes réelles qu'ils tirent. Les enfants savent que leurs jouets ne sont pas dangereux, que c'est « pour de faux », ils font la différence entre jeu et réalité alors les adultes doivent la faire aussi. L'utilisation, surtout par les petits garçons, des épées et des pistolets a une fonction psychique, celle-ci va lui permettre d'exprimer, d'extérioriser son agressivité, de jouer avec elle, et donc de la sublimer.

Pour parler de l'agressivité et de la violence, j'aimerais faire un détour avec vous par Donald Winnicott, car il peut nous donner des clés pour comprendre les effets sur les enfants d'un tel déferlement de violence chez certains adultes. Né en Angleterre, à Plymouth en 1896, Winnicott meurt à Londres en 1971, d'abord pédiatre de formation puis psychanalyste, il a marqué par sa théorie et ses pratiques novatrices non seulement la psychanalyse d'enfants mais aussi les concepts psychanalytiques de développement du petit d'homme.

A propos de l'agressivité chez Winnicott

A propos du jeu chez Winnicott

Les petits garçons au cours de leur développement, pour affronter les angoisses liées aux désirs œdipiens et à la rivalité avec le père (et donc à la menace de la castration) a besoin de revendiquer une puissance phallique. Son agressivité envers le père ne peut pas être agie directement envers celui-ci, ce serait bien trop dangereux, il va donc la mettre en scène d'une autre façon, et le jeu est alors un bon moyen. Vous connaissez les petits garçons, si vous leur retirez leur épée en plastique, ils prendront un bâton, un stylo, ou même (pour les plus petits) une partie très investie de leur anatomie masculine pour la transformer en nouvelle épée. J'ai souhaité faire ce détour par cette initiative pour vous montrer que parfois en voulant « trop bien faire » en s'adressant aux enfants peut rater son but et même être dommageable et surtout comment les enfants peuvent, par le jeu, surmonter des situations angoissantes.

« Et après le 13 novembre : Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran
Février 2016

Des réactions d'enfants :

J'aimerais vous confier quelques réactions d'enfant peu de temps après les évènements, il s'agit d'enfants adressés par leurs parents à mon cabinet pour des difficultés de sommeil ou des symptômes traduisant une anxiété certaine. Ces enfants avaient entendu parler des attentats, leurs parents d'abord, et ensuite à l'école. Ils avaient participé, comme les autres à la minute de silence, sans véritablement comprendre le sens que cela avait. Ils ont entendu les mots morts, terrorisme, victimes, attentats. Pour certains, il était difficile de partager la tristesse des adultes, ni même de la comprendre : comment les parents peuvent être tristes alors qu'ils ne connaissaient pas les victimes. L'empathie des enfants (surtout les petits) n'est pas la même que celle des adultes, ils peuvent s'identifier à un enfant qui pleure devant eux et alors pleurer avec lui (presque par mimétisme), mais ils peuvent difficilement s'identifier aux victimes étrangères à leur monde ou aux parents des victimes, comme les adultes peuvent le faire. Pris dans l'ici et maintenant propre à leur âge, ils ressentent difficilement une perte qui ne leur est pas proche.

A ce propos, j'aimerais vous rapporter une anecdote que l'on m'a rapporté, concernant un petit garçon de 7 ans qui, à l'école, lors de la minute de silence et du discours du directeur le lundi suivant le 13 novembre, avait beaucoup pleuré, et dit aux autres élèves que son petit cousin était décédé lors des attentats. Les autres enfants et les adultes furent bien entendu touchés par sa détresse. Aussi la colère fut grande le lendemain lorsqu'il « avoua » qu'en fait ce n'était pas vrai et que personne de ses connaissances n'était mort suite aux attentats. Alors comment comprendre ce « mensonge » ? Je vous propose plusieurs pistes de réflexion : il peut s'agir d'une tentative pour attirer l'attention des adultes, que le garçon sent pris dans leur tristesse et leur peur et donc qui ne le regardent plus. Peut-être. Mais aussi, on peut imaginer qu'il ait ainsi trouvé un moyen d'exprimer la tristesse ressentie autour de lui et à l'intérieur de lui de la seule façon qui lui était accessible, c'est-à-dire de parler d'une perte réelle pour lui, et donc d'évoquer le décès de quelqu'un qu'il connaissait. Cette situation tragique pourrait également faire référence à un évènement traumatique de son histoire ou de l'histoire de sa famille.

Une petite fille, que je recevais en consultation, m'a dit que les terroristes allaient creuser un tunnel depuis la Belgique jusqu'à Paris pour faire sauter des bombes, un petit garçon m'a raconté qu'ils allaient faire exploser la Tour Eiffel et qu'ils allaient tuer des enfants. Voici quelques exemples de ce que les enfants pouvaient se raconter dans la cour de récréation. Lorsqu'ils sont entre eux, c'est-à-dire hors du regard et des oreilles des adultes, ils surenchérisent, leurs angoisses et leurs fantasmes viennent se mêler à la réalité pour essayer de comprendre un monde qui apparaît dangereux. Chaque enfant, dans ce genre de situations, peut être renvoyé à ce qui l'inquiète ou à ce qui lui fait peur : la perte d'un parent, sa mort à lui, être séparé de la mère ou du père, la violence des autres, sa propre violence. Pour certains, suite aux attentats et à ce qu'ils ont entendu, leurs symptômes se sont accentués, et c'était souvent le motif d'une demande de consultation (comme par exemple des troubles du sommeil, des difficultés à quitter la maison ou les parents).

« Et après le 13 novembre : Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran
Février 2016

Insister sur le mouvement de solidarité

« On a vu beaucoup d'ambulances et de pompiers à la télévision. Plus que de policiers » note Serge Tisseron. « Il faut vraiment insister sur le mouvement de solidarité qui se déploie. Expliquer que les personnes blessées sont soignées. L'entraide et la solidarité permettent de ne pas désespérer du monde. »

Des gens qui souffrent

Pour répondre à l'inévitable question « Pourquoi ont-ils fait ça ? », le psychanalyste en appelle à notre humanité. « Dans la guerre, il y a des gens qui souffrent des deux côtés », rappelle-t-il. « Parmi les tueurs, certains ont peut-être des femmes ou des enfants qui ont été tués par des armes françaises ou la coalition alliée qui mène des frappes.

Ces hommes sont des désespérés, à la limite de la dépersonnalisation, qui ne font qu'alimenter une situation de désespoir. Ils tentent de donner du sens à leur vie et de justifier leur désespoir par un vernis religieux et militant.

Ce sont des êtres humains, pas des chacals, pas des vautours. Pour se faire exploser, il ne faut pas avoir une vie tranquille et heureuse. »

« Et après le 13 novembre : Quels effets sur les enfants, comment répondre à leurs questions sur la violence de la société ? »

Caroline Ghizzi-Carimantran
Février 2016